

## «Vide-grenier»

# Denis Roueche & Prune Simon-Vermot

*«L'escalier du grenier, plus raide, plus fruste, on le monte  
Toujours. Il a le signe de l'ascension vers la plus tranquille  
solitude. Quand je retourne rêver dans les greniers d'antan,  
je ne redescends jamais»*

Gaston Bachelard (1957)

L'exposition Vide-grenier auto-curatée par les jeunes artistes Denis Roueche (bachelor en design graphique à l'ECAL) et Prune Simon-Vermot (master en art direction à l'ECAL) puise dans l'imaginaire autour de l'histoire et de l'atmosphère du cadre même de l'exposition; une grange sise dans une ancienne ferme vaudoise rénovée: «Initialement, la grange de l'Espace culturel Assens nous a fait penser à un immense galetas; aussi, c'est tout naturellement que nous nous sommes intéressés à l'idée de grenier ainsi qu'à sa fonction. Notre projet se focalise donc sur la notion de conservation d'un patrimoine personnel et notamment sur les objets que l'on conserve sans forcément les lier à notre vie active ou à notre lieu de vie.»



Nature morte (Denis Roueche, photographe)

Comme à leur habitude alors, les deux artistes se plongent dans une forme de «régression positive» par laquelle, selon Denis, «les souvenirs et visions d'aventures qui ont nourri mon enfance sont utilisés consciemment. Mes travaux créent un univers personnel. Le spectateur est souvent plongé dans une fiction, un rêve expliqué en formes et images.» Et justement! Pour le philosophe Gaston Bachelard – car il en parle si bien! –, la maison, dans laquelle se trouve le grenier, est un espace poétique où la mémoire et l'imagination sont solidaires (1). L'image de la maison devient souvent la topographie de notre être intime; sa verticalité illustrerait celle de l'humain et serait un instrument parfait pour comprendre l'âme humaine. Rêver dans sa maison ou rêver de sa maison où nos souvenirs sont logés, c'est chercher et c'est trouver du réconfort. La maison, c'est l'espace du repos, c'est là que l'on peut se blottir et rêver en paix.

Et le grenier alors? Le grenier, dit encore Bachelard, ce n'est pas la cave – l'être obscur de la maison qui participe aux puissances souterraines. En y rêvant, on s'accorde à l'irrationalité des profondeurs.

On y descend, grotte humide, la cave, c'est l'inconscient. Non! Le grenier, lui, est sous le toit, le toit qui met à couvert l'humain qui craint la pluie et le soleil. Vers le toit, toutes les pensées sont claires.

Dans le grenier, on voit la forte ossature des charpentes et quand on y est, on participe à cette solide géométrie. Espace clos mais qui communique avec l'extérieur par quelques lucarnes qui laissent entrer la lumière. Sec, isolé dans sa hauteur, lieu de solitude et d'intimité, lieu d'évasion aussi, d'imagination ascensionnelle, il domine l'espace et garde le passé.

Pour Prune, le grenier, c'est aussi le lieu parfait pour celles et ceux qui n'aiment pas le changement.

On y garde les vieux objets, on y conserve des trésors, accumulés parfois par plusieurs générations; on y fait son cabinet de curiosités, garant de l'histoire et de la mémoire des lieux. Les objets restent, eux, quand les humains s'en vont. Le grenier, la plus haute pièce de la maison, lieu fascinant, lieu caché qui vit dans la pénombre, ni trop près ni trop loin de soi: on y met les choses qu'on ne peut pas jeter mais dont on ne peut se séparer. C'est ainsi qu'on se passe parfois du deuil des figures dominantes de sa maison.

C'est alors sous forme d'installation immersive que les sculptures et les peintures des deux artistes occupent ensemble tout l'espace d'exposition. Objets détournés, puisés dans le registre du galetas puis remaniés suivant une esthétique minimaliste propre aux deux artistes: des faux manuscrits, des dessins de «choses qui font peur», des jeux d'enfants, des outils, dont une tronçonneuse en bois!

Des lettres (d'amour?) illisibles évidemment puisqu'on ne savait pas lire étant enfants! Elles deviennent ainsi des objets pour eux-mêmes plus que pour ce qu'elles contiennent.

D'autres objets encore sont anormalement grands: la corde à sauter, immense, court dans tout l'espace... Délire d'Alice? Non, c'est plutôt l'immensité de l'intimité: comme un zoom qui laisserait voir le détail des choses; rendre immense, c'est approfondir, pour pouvoir raisonner plus librement, dirait encore Bachelard. L'immensité est pour le philosophe une catégorie de la rêverie; notre rêverie qui contemple souvent la grandeur pour pouvoir mieux sortir du monde! Sorte d'expansion d'être que la vie réfrène souvent, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Vous avez déjà remarqué? L'immensité est déjà en nous, dès que nous sommes immobiles...

Alors, tentez donc l'imprudence et remontez avec nous les escaliers du galetas! On vide le grenier et on fait sortir toutes les rêveries de la maison!

C.W.

\* Assens, Espace culturel  
du 19 août au 23 septembre 2018  
vernissage samedi 18 août 2018 à 18h  
mémento page 24

(1) Les références à Gaston Bachelard sont tirées des chapitres I et XVIII de *La Poétique de l'espace* (1957).